



RELAIS

C'est peut-être là que réside le plus bel héritage de 35 ans de publication de la revue ARQ : celui de faire le pont entre des univers autrement isolés, ceux des théoriciens et des praticiens, ceux du passé et du futur de nos histoires individuelles et communes, comme ceux de l'Île-de-la-Visitation et de l'Île de Montréal ; un pont qui apporte à chacun la richesse d'être, quelque part, attaché à l'autre sans renier ce qu'il a en propre.

Jacques White

UN PONT PAS COMME LES AUTRES

JACQUES WHITE, ARCHITECTE



La question posée par Philippe Lupien pour ce numéro relais de la revue ARQ porte à réfléchir : comment rendre compte de la richesse et de la diversité des textes et des projets qui y ont été publiés pendant 35 ans? D'abord découragé par l'ampleur de la tâche, stoïque devant ma collection d'ARQ qui occupe plus d'un mètre de ma bibliothèque ARQ un mètre à penser, me suis-je dit — j'ai voulu retrouver dans ce corpus un simple dessin, celui du projet du Parc de l'Île-de-la-Visitation, un projet précurseur, porteur de concepts que je considère aujourd'hui importants. Le redécouvrant en page couverture du n°63 (octobre 1991), il m'est apparu plus délavé, moins saisissant peut-être que celui que j'avais en mémoire, mais intégralement le même. Puis, j'ai hésité. Alors que l'intention était de rendre compte de ce qui importait aux auteurs de la revue, ajoutant idéalement une couche à l'accumulation des connaissances, je mettais ainsi à l'avant-plan une sensibilité personnelle. Mais en même temps, la pertinence d'ARQ tient peut-être autant à ce qu'en retiennent ses lecteurs qu'à ce que racontent ses auteurs. En ce sens, l'hommage que je rends ici à Pierre Boyer-Mercier n'est pas tant celui d'un collaborateur que d'un lecteur intéressé, parfois touché par ce qu'ARQ lui a permis d'apprendre.

Ce dessin, que j'ai apprécié la première fois comme jeune architecte en pratique professionnelle, témoigne d'abord d'un grand talent de représentation graphique. À l'époque, le dessin était perçu comme un indicateur fiable des habiletés à penser et à composer le projet d'architecture, mais aussi, comme un véhicule de choix pour porter les valeurs d'une architecture idéalisée qu'il savait mieux rendre que la réalité construite, souvent décevante. Les axonométries, popularisées notamment par Botta, Eisenmann et Tschumi, permettaient d'intégrer in-

tentions conceptuelles et composition architecturale dans une seule image. Celle-ci, bien rendue à l'aérographe et illustrant un projet à la géométrie rigoureuse, entrelacée de tracés organiques, avait tout pour séduire.

Je suis un certain temps resté avec cette appréciation affective du dessin en question. Engagé après dans le monde académique universitaire, j'ai développé une compréhension moins spontanée, plus informée, plus articulée de la qualité architecturale à travers ses multiples représentations. La puissance de ce dessin s'est ainsi révélée autrement, après une relecture attentive d'écrits comme ceux de Kenneth Frampton sur l'architectonique et le régionalisme critique, mouvements auquel ce projet participait visiblement, à l'instar d'autres dessinés par MacKay-Lyons, Patkau et Shim+Sutcliffe. Pour mieux situer le contexte, rappelons que Dan Hanganu réalisait au même moment le Musée de la Pointe-à-Callière, que Melvin Charney était toujours dans l'air du temps avec ses figures allégoriques chargées de signes et que s'épuisait le combat stérile entre postmodernistes et néo-modernistes, débouchant enfin sur de nouvelles perspectives et de nouveaux débats.

Plus que d'être porteur d'idées émergentes en son temps, ce dessin mettait en lumière les débuts d'un décloisonnement disciplinaire qui allait conduire à ce que nous appelons aujourd'hui pluridisciplinarité ou, plus spécifiquement, conception intégrée. L'action était ici spontanée, initiée par des personnes davantage motivées par la complémentarité de leurs compétences que freinées par leurs différences. Les architectes Renée Daoust et Paul Gauthier, l'urbaniste Réal Lestage, le paysagiste Claude Cormier et l'historien Luc Noppen, pour ne nommer que ceux-là d'une équipe d'exception, ont su en-



gager une véritable réflexion collective sur le sens du lieu, mettant en jeu les rapports entre architecture, nature, culture et temporalités, à travers une architectonique porteuse de sens et d'expériences. Alors que les architectes s'attaquaient encore à défendre la notion d'« intégration » au tournant des années 1990, comme s'il n'y avait toujours que combat entre ancien et nouveau ou soumission de l'un à l'autre, ces collaborateurs visaient plutôt une « requalification » des lieux, suivant une approche plus fluide et moins binaire, non seulement soumise à la pression des contraintes, mais stimulée par les opportunités à créer. Il n'ont pas confronté, mais superposé et combiné les multiples dimensions et temporalités du projet, incluant celles à venir. Le projet d'aménagement, d'architecture et de paysage devient ainsi un canevas, un palimpseste dynamique sur lequel se négocient les contradictions et se concrétisent les unions. Il dépasse largement la dualité ancien/nouveau ou architecture/sculpture, qui avait méritée des éloges à son prédécesseur, l'ensemble du Haut-Fourneau des Forges du Saint-Maurice réalisé par Gauthier Guité Roy sept ans plus tôt.

Or, un projet d'architecture n'est jamais qu'un dessin, sauf s'il n'est pas réalisé. Qu'en est-il de la pertinence de celui-ci, plus de vingt ans après publication ? Comme la plupart des lecteurs d'ARQ sans doute, je ne l'avais jamais visité (son nom, pourtant, interpelle). Cela montre, au passage, qu'une revue comme ARQ est déjà utile à faire connaître une architecture que son lectorat ne connaîtrait pas autrement. Je suis donc allé y faire un tour, un après-midi d'automne gris, tellement typique du Québec. Au risque d'être déçu, je voulais savoir *de visu* si le projet était à la hauteur des attentes quant à la lisibilité des intentions, si la géométrie tellement appuyée en axonométrie était ressentie, si

l'appropriation par la nature et par les hommes prenait racine. Comme l'image sur la revue, le projet m'est d'abord apparu plus terne, moins séduisant. Mais en m'y promenant nonchalamment et en m'efforçant d'oublier la frustration des barrières qui empêchent d'y circuler librement, j'ai trouvé l'endroit prégnant de vérité dans sa nature crue, dans son vieillissement bien ressenti, percevant bien l'obsessive géométrie qui évoque l'industrialisation disparue du site en complément des vestiges parsemés ça et là, dans une scénographie à la fois banale et saisissante. Il est bien là, ce sentiment attendu que l'histoire du lieu se prolonge d'hier à aujourd'hui jusque vers demain, avec l'eau qui passe bruyamment sous les grillages, ces friches qui envahissent progressivement les structures indifféremment qu'elles soient anciennes ou contemporaines, ces finis qui se dégradent et ces pièces qui menacent de tomber, ces passants qui profitent du lieu sans se soucier d'autre chose que du moment présent. Un tel glissement, d'un concept idéalisé en dessin à une expérimentation *in situ* dans des conditions très ordinaires, n'est finalement pas en défaveur du projet, bien au contraire. Il montre qu'entre la publication d'une architecture rêvée et ce qu'il en reste dans la réalité, un pont s'établit pour réunir ces deux univers que nous tentons souvent d'isoler, mais qui restent foncièrement inséparables.

C'est peut-être là, justement, que réside le plus bel héritage de 35 ans de publication de la revue ARQ : celui de faire le pont entre des univers autrement isolés, ceux des théoriciens et des praticiens, ceux du passé et du futur de nos histoires individuelles et communes, comme ceux de l'Île-de-la-Visitation et de l'Île de Montréal ; un pont qui apporte à chacun la richesse d'être, quelque part, attaché à l'autre sans renier ce qu'il a en propre.

